

« Dieu préparait comme un berceau la terre où il viendrait au jour. »

Miguel ROLAND-GOSSELIN, s.j

Voici la nuit,
L'immense nuit des origines,
Et rien n'existe hormis l'amour,
Hormis l'amour qui se dessine :
En séparant le sable et l'eau,
Dieu préparait comme un berceau,
La terre où il viendrait au jour.

(Didier Rimaud s.j.)

« Voici la nuit, l'immense nuit des origines... »

Elle est curieuse et juste, cette manière d'enfouir les temps passés, les temps « obscurs » dans le mystère de la nuit. C'est une façon naturelle de signifier que nous aspirons à la lumière. Noël sera fêté, comme nous le savons, au solstice d'hiver, quand s'opère le basculement de la nuit la plus longue vers les jours qui vont renaître. Jésus est le « soleil levant qui vient nous visiter », chanté par l'Église matin après matin avec les mots du *Benedictus*.

Il vient. *Adventum* : le mot signifie l'avènement, la Venue. Le temps de l'Avent, ce sont quelques semaines chaque année pour nous acclimater peu à peu au mystère de Dieu-qui-vient. C'est trop peu de dire que l'Avent prépare Noël, au sens où il s'agirait seulement de préparer son cœur à accueillir l'Enfant-Dieu. En même temps qu'on se dispose à accueillir l'Enfant-Dieu et que l'on s'extasie sur le mystère de l'Incarnation – Dieu va prendre chair, quel mystère ! – en vérité notre cœur est fixé plus loin : il regarde Pâques, et l'avènement du Règne de Dieu, réalisé à Pâques et que nous continuons d'espérer (« Que ton règne vienne ! »).

Faut-il rappeler cela pour commencer ? Aussi grands que soient le mystère de l'Incarnation et la joie de Noël, leur signification – on pourrait dire leur origine, autant que leur destination – est dans le mystère de la Résurrection. Tout naît à Pâques, au sens où l'événement de Pâques – c'est-à-dire l'événement de vie, mort et résurrection de Jésus – révèle et réalise le dessein éternel de Dieu. L'histoire, la préhistoire même depuis la nuit des temps était tendue vers cette lumière-là. Et la lumière de Pâques reflue sur la multitude des siècles jusque dans leur nuit la plus obscure. Toute la bonté qui pouvait les habiter, ce qui était déjà lumineux dans les siècles obscurs, ce qui en eux avait le goût authentique de la vie, tout cela était déjà puisé à la source du matin de Pâques.

Nous savons cela. Et nous savons que cette « nuit des temps » n'est pas seulement enfouie dans le passé. Elle habite nos cœurs aujourd'hui, elle habite nos villes, elle est le fond de notre univers contemporain. L'humanité de toutes générations, et non seulement l'humanité mais la création tout entière, est en train d'opérer le lent passage, la longue traversée, toute tendue vers la vie. Saint Paul l'a dit : « *la création tout entière gémit dans les douleurs de l'enfantement* » (Rm 8,22). À l'heure qu'il est, partout où la nature s'embellit, partout où la vie se cherche, partout où un cœur humain s'efforce de s'humaniser, le Christ ressuscité est occupé à se faire proche. Il frappe à la porte, il visite en silence, il console et affermit, il corrige et encourage. Son Esprit souffle sur nos vie (rappelons-nous le souffle du

Ressuscité en Jn 20, 22 : « Jésus souffla sur eux et leur dit 'Recevez l'Esprit-Saint...' »). Formidable et discrète puissance de vie, très fragile, suspendue à la bonté du cœur de l'homme qui voudra – voudra-t-il ? – se faire accueillant. Cette formidable et discrète puissance vient de la croix victorieuse.

De plusieurs façons je redirai cela. Et quoi que je dise au fil des quatre semaines de l'Avent, porté par cette hymne de Didier Rimaud « Voici la nuit », nous ne nous éloignerons jamais de cette vérité essentielle de la joie pascale qui reflue sur toute l'histoire et sur tout le mystère.

Arrêtons-nous un court instant pour méditer cela : une première fois (car nous referons l'exercice) nous imaginons l'humanité entière en attente de salut, l'humanité dans la nuit. Nuit parfois douloureuse, nuit joyeuse, nuit patiente et douce, mais jamais encore la pleine lumière du plein jour. Et nous regardons la croix, nous pensons à la joie de Pâques, et nous nous disons : voici d'où vient toute lumière ! Seigneur, viens nous visiter !

Alors nous pouvons commencer à envisager Noël et l'étonnant mystère de l'Incarnation.

En séparant le sable et l'eau

J'ai imaginé que nous nous laisserions porter par le poème. De près ou de loin, il nous guidera dans un libre parcours biblique. Ainsi commençons-nous par les récits de la création. Les fameux « sept jours » par lesquels s'ouvrent les Écritures nous dévoilent-ils déjà quelque chose du mystère de l'Avent ? Doit-on dire que lorsqu'il crée « en séparant le sable et l'eau », lorsqu'il distingue la nuit du jour, le sec de l'humide, lorsqu'il crée le temps, puis l'espace, puis un jardin pour l'homme, Dieu « préparait comme un berceau la terre où il viendrait au jour » ? Est-ce qu'en modelant l'homme, au début de la nuit des temps, Dieu modelait déjà les traits de son Fils ?

Peut-être connaissez-vous une sculpture de la cathédrale de Chartres qui suggère cela dans la pierre. Dans les voussures du portail nord, en levant bien haut la tête on finit par dénicher cette fameuse image : dans un geste plein de tendresse, Dieu modèle le corps et le visage d'Adam, or le Créateur reproduit en Adam son propre visage, qui se trouve être celui de Jésus. C'est une façon de dire que « Dieu fit l'homme à son image », mais cela signifie aussi que « l'image » de Dieu, celle qui s'esquisse sur le portrait d'Adam, sur le portrait de chacun de nous, est en définitive le Christ. Lorsqu'il pétrit la glaise du sol pour créer l'homme, Dieu pétrit déjà le corps de son Fils, il a déjà en vue **l'homme accompli que sera son Fils**. Et pour tout dire (mais ne disons pas tout aujourd'hui) il n'envisage pas seulement le corps de chair de son Fils, mais son accomplissement dans la gloire, le corps de gloire de Jésus. Dès l'instant où commence l'œuvre de Création, la croix glorieuse de Jésus s'annonce. **Dieu commence le long travail d'une rencontre à venir**, qui s'accomplira pleinement dans la « gloire » finale, celle qui éclate au matin de Pâques et qui se révélera au dernier jour.

Il existe chez saint Paul un beau texte qui exprime cela. C'est une hymne de l'Église naissante, une véritable prière qui a déjà un caractère trinitaire bien affirmé ; l'Église y chante le « dessein éternel » de Dieu (nous sommes au fond de la nuit des temps).

« Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus Christ ! Il nous a bénis et comblés des bénédictions de l'Esprit, au ciel, dans le Christ. Il nous a choisis, dans le Christ, avant la fondation du monde, pour que nous soyons saints, immaculés devant lui, dans l'amour. Il nous a prédestinés à être [comprenez : il désire de toute éternité que nous

devenions] pour lui, des fils adoptifs, par Jésus, le Christ. [...] Il nous dévoile ainsi [= en Jésus] le mystère de sa volonté, selon que sa bonté l'avait prévu dans le Christ : pour mener les temps à leur plénitude, récapituler toutes choses dans le Christ, celles du ciel et celles de la terre » (Éphésiens 1,3-10).

Retournez à ce texte, l'un de ceux que nous pourrions apprendre par cœur. Les mots sont formels : dès « avant la fondation du monde », Dieu pense, désire, projette toute chose « dans le Christ ». Et ce qu'il pense et désire, c'est que nous soyons « saints », et « fils » ; or notre sainteté, notre filialité, ce seront celles du Christ. « Dans le Christ », « par le Christ » : cela revient quatre fois en huit lignes. Quand il crée le monde – c'est-à-dire aujourd'hui – Dieu regarde chacun de nos visages en tâchant d'y voir celui de son Fils. Et cela s'appelle – le mot éclate au milieu de l'hymne paulinienne –, cela s'appelle « l'amour ».

Arrêtons-nous un instant pour méditer cela. Chaque homme, chaque femme, chaque humain sur cette terre, Dieu le façonne en tâchant d'y reconnaître le visage de son Fils. Chacun de nous, Dieu le désire comme son Fils ; il voudrait y modeler peu à peu les traits de son Bien-Aimé, le Christ. Quel travail ! Jusqu'où Dieu se condamne-t-il à aimer, s'il doit accompagner chacun de nous dans un amour inlassable, chacun selon son histoire et sa liberté !

« Et rien n'existe hormis l'amour, hormis l'amour qui se dessine »

Ce long travail – Dieu qui pétrit peu à peu une humanité qui lui ressemble et qui porte les traits de son Fils en gloire – les auteurs de la Bible l'ont joliment esquissé, et d'une certaine façon récapitulé, au tout début de la *Genèse*, dans les deux récits des « sept jours » (chapitre 1) et d'« Adam et Ève » (chapitres 2 et 3). Ces récits sont tellement précieux que la tradition les a qualifiés de « protévangile », une sorte d'évangile par anticipation. Ils sont comme un avant-goût de la bonne nouvelle évangélique, déjà lisible sur le seuil des Écritures. Nous savons que ces récits ne sont pas la description mythique d'un commencement historique, mais plutôt l'image poétique de notre monde d'aujourd'hui, où Dieu travaille dans un effort éternel à **nous faire sortir peu à peu du chaos originel**. L'homme qui naît, Adam le « terreux » (la terre se dit *Adama*), c'est nous : moi, nous, nous tous ensemble dans notre devoir commun de devenir « l'humanité une » en progressant chacun dans sa propre humanité. En apparence, le récit ne raconte pas Dieu-qui-vient ; c'est Adam, l'humain, qu'il s'agit de faire advenir. Et d'une certaine façon, la Bible tout entière raconte la lente émergence de l'humanité à elle-même. Mais l'humanité naît précisément en s'ouvrant à Dieu, dans la mesure même où elle se laisse peu à peu travailler, modeler par lui. À travers bien des épreuves et des folies, elle grandit, s'embellit et s'unifie progressivement – pourvu qu'il en soit ainsi ! – et du même coup elle s'efface, elle se fait plus humble, jusqu'au jour – vienne ce jour ! – où elle s'épanouira pleinement en laissant *toute place à Dieu*. Et ce jour-là, « *Dieu sera tout en tous* » (1 Co 15,28). Dieu aura achevé son long Avènement, son patient et doux rapprochement. Et il donnera *toute sa place à l'homme*. L'homme enfin sera né à lui-même.

Je propose que nous nous laissions pétrir, modeler, par quelques touches du récit de la *Genèse*. Laissons le texte nous « humaniser » un peu. En nous laissant labourer par les Écritures (magnifique chantier pour une vie entière !), nous ouvrons la voie au Christ qui s'annonce. Nous **rendons notre humanité plus habitable pour l'accueillir**. Et au matin de

Noël nous serons émerveillés de lui trouver des traits d'une telle ressemblance, à lui qui est « Dieu né de Dieu ».

Bien sûr je ne peux qu'esquisser. Parmi les nombreuses voies d'humanisations, chemins de naissance, que suggère la Genèse, j'en choisis deux seulement, que j'intitule :

- La grâce de la rencontre
- Le chemin de douceur

La grâce de la rencontre

Je souhaite juste faire entendre le cri de naissance de l'humanité, les premiers mots articulés par l'homme dans la Bible. La Bible n'allait pas manquer les premiers mots de l'homme ! Ils sont portés par tout son souffle et traduisent forcément son premier désir et sa première nécessité. « *Pour le coup, voici l'os de mes os ! Elle s'appellera isha, femme, car elle fut tirée de ish, l'homme, celle-ci !* » Écoutons exactement ces mots, tels qu'ils s'articulent : l'homme s'émerveille devant *cet autre tellement pareil et pourtant différent*. Et voici l'humanité partie pour **l'aventure de la rencontre**. Réussir la rencontre, c'est proprement être « à l'image de Dieu » : « *Dieu créa l'homme à son image, à son image il le créa, homme et femme il les créa* » (Gn 1,27). De toutes les formes d'altérité, la sexualité est symboliquement la plus forte, celle que nous aurons dans la peau ; mais inutile de dire que derrière cette rencontre-là, de l'homme et de la femme, se dessinent toutes les autres formes de rencontres difficiles et heureuses.

Nous savons quel effet aura sur l'homme la faute originelle : cédant à la voix du serpent, à cette petit voix serpentine qui lui susurre que non, Dieu n'est pas bon, Dieu n'est pas fiable, Adam et Ève choisissent de dévorer la vie, de mettre la main sur elle pour la prendre de force ; moyennant quoi... ils se font des pagnes. Ils ne pourront plus regarder en face le mystère de l'altérité joyeuse. Sous toutes ses formes la rencontre humaine sera désormais difficile, laborieuse ; elle est blessée par le péché. Et dans la foulée, toute fécondité sera ardue : lancer un enfant dans la vie, vivre du fruit de son travail, tout est blessé, et le fond de cette blessure relève d'une défiance en la bonté de Dieu.

Je dessine les choses un peu vite, mais je vois là une grâce d'Avent, et singulièrement pour l'Avent 2015 : demander à Dieu qu'il vienne nous réapprendre le cri de joie originaire, le bonheur qu'il y a à vivre ensemble, dans un monde complexe, multiple et mélangé. Il y a mille terrains d'humanité où cet enjeu est très concret. L'actualité y ajoute cette année une illustration proprement « biblique » : ces cohortes d'exilés, ces marcheurs qui, pour des raisons diverses et mélangées, viennent à notre rencontre. L'affaire est complexe, elle traduit un grave désordre, il faudra beaucoup d'intelligence et de cœur pour que cela n'engendre pas une extension du désordre mais prenne quelques traits d'une bénédiction. Il n'empêche : nous aurions mauvais jeu d'oublier que Jésus est né hors de chez lui, que ses parents furent refoulés à l'auberge, et qu'aussitôt né il faudra l'évacuer vers l'Égypte pour raisons politiques. Les grâces de l'Avent nous attendent sur des terrains très concrets...

Méditons un instant. Nous présentons à Dieu l'infinie complexité du monde, où la communion constitue un enjeu tellement difficile à tous les échelons : en couple, en famille, en amitié, dans l'Église, entre les religions, entre les familles politiques, entre les nations... Viens Seigneur, nous réapprendre le cri de joie de l'humanité heureuse !

Un chemin de douceur

Un deuxième chemin d'humanisation est particulièrement significatif cette année : les premières pages bibliques nous invitent à exercer vis-à-vis de la création **une maîtrise dans la douceur**. Là encore, quel chantier ! Et quelle grâce d'accueillir à nos portes, ces jours-ci, toutes les nations de la planète qui prennent la mesure, peu à peu, de l'ampleur de la tâche !

La maîtrise, c'est le « *dominez la terre, et soumettez-la* » (Gn 1,28). Dieu nous donne effectivement une maîtrise sur le monde, comme un jardin qu'il faut « garder et cultiver ». Mais de quel type de domination s'agit-il ? Elle doit être naturellement « à l'image » de celle de Dieu. Or – l'avez-vous remarqué ? – dès l'ouverture de la Genèse Dieu est posé du côté de la douceur et du respect. D'emblée sa toute-puissance se limite elle-même. C'est particulièrement net avec le repos du septième jour, quand Dieu met un terme à son action et prend le temps d'admirer et de goûter. Il n'est pas dans la jouissance de l'autosatisfaction, il bénit et sanctifie son œuvre.

D'autres indices du récit laissent percevoir que le Dieu biblique sera un Dieu de douceur. Certes il est posé – il s'impose – d'entrée de Jeu (« *Au commencement, Dieu...* ») ; il n'y a pas à tergiverser, Dieu est au début, il sera l'incontournable de bout en bout, et il aura – nous verrons comment – le dernier mot. Mais qui est ce Dieu ? Un Dieu qui parle. Il ne crée pas, comme d'autres dieux mésopotamiens de l'époque, à grand coups de combats cosmiques et de victoires guerrières. **Il crée par la simplicité fragile de la parole**. Pour exercer sa toute-puissance, il n'aura jamais que des mots. Et d'emblée il nous fait partenaires d'une écoute. Il s'en remet à nous pour entrer, ou non, dans le jeu de la vie.

Dieu prend de la terre, il l'insuffle de son propre souffle, et il nous constitue un jardin, peuplé de toutes sortes de « vivants ». Personnellement, je n'ai remarqué que tout récemment ceci, qui pourtant saute aux yeux : Dieu crée les animaux, du moins les animaux terrestres, le même jour qu'il crée l'homme, au même sixième jour. C'est dire le lien étroit qui nous unit à eux ! Ils naissent le même jour que nous, mais eux ne sont pas bénis : la bénédiction est donnée à l'homme, à charge pour lui, semble-t-il, d'en faire profiter tous ses compagnons de vie. Voilà du coup une jolie façon de dire l'enjeu de la COP 21 : la création va-t-elle, oui ou non, bénéficier de la bénédiction qui nous fut donnée ? Le monde aura-t-il droit de notre part à une maîtrise dans la douceur ?

Dans l'encyclique *Laudato Si'* (n°53), le pape François écrit : « Nous sommes appelés à être les instruments de Dieu le Père pour que notre planète soit ce qu'il a rêvé en la créant, et pour qu'elle réponde à son projet de paix, de beauté et de plénitude ».

Si Jésus doit naître à Noël, nous lui souhaitons une terre heureuse et habitable.

Chant du « Je vous salue Marie ».